

# Comment Orwell peut nous aider à comprendre le XXI<sup>e</sup> siècle

La vie de George Orwell est indissociable de ses écrits. Sensibilisé dès sa scolarité au mépris social et à l'humiliation, anticolonialiste dès la fin des années 1920, antitotalitaire dès les années 1930, défenseur des libertés publiques jusqu'à sa mort en 1950. Pour Nicolas Truong, journaliste au « Monde », Orwell est doté d'un sens de l'histoire et d'une pensée de l'événement hors du commun.

Par [Nicolas Truong](#)

Le Monde. Publié le 9 juillet à 09h00, modifié hier à 20h38



George Orwell au travail sur sa machine à écrire à Canonbury, dessiné par Frédéric Pajak.

« *A cinquante ans, chacun a le visage qu'il mérite* », écrivait George Orwell (1903-1950). Cent vingt ans après sa naissance, le sien est devenu une icône. *La Ferme des animaux* est un classique, une satire étudiée par les collégiens du monde entier, une fable qui décrypte le totalitarisme et sa mécanique. *1984* est un best-seller planétaire qui éclaire aussi bien la surveillance numérique mondialisée que l'ère du complotisme et de la « *post-vérité* ». Le novlangue ou Big Brother ont pénétré le langage courant ; les notions de « *décence ordinaire* » et de « *double-pensée* » ont gagné le monde des idées. Si le XIX<sup>e</sup> siècle fut balzacien, le XX<sup>e</sup> kafkaïen, le XXI<sup>e</sup> siècle est devenu orwellien.

Sa figure de reporter antitotalitaire et d'écrivain visionnaire est un véritable étendard. Pour beaucoup, Orwell est une vigie, un phare. Sans compter son héritage sans testament que se disputent populistes et anarchistes, conservateurs et progressistes. Une captation politique notamment opérée par une droite politique et médiatique déboussolée par l'effondrement du monde d'hier, qui cherche en George Orwell un support à sa rhétorique réactionnaire. Une récupération idéologique grossière, mais révélatrice des techniques de falsification du passé qu'Orwell avait lui-même débusquées, puisqu'il ne cessa de répéter que chacune des lignes qu'il avait écrites depuis 1936 l'était « *contre le totalitarisme et pour le socialisme démocratique* ».

Face à la réécriture de l'histoire par les éditorialistes nationaux-populistes, il est devenu nécessaire de le rappeler : Orwell n'est pas de droite, mais de gauche. Et n'est ni réactionnaire ni conservateur. Comme en atteste cette réponse sans appel adressée le 15 novembre 1945 à Katherine Marjory, duchesse écossaise d'Atholl, qui l'invitait à un meeting anticomuniste organisé par la Ligue pour la liberté européenne : « *Je ne puis m'associer à une organisation essentiellement conservatrice, qui prétend défendre la démocratie en Europe, sans avoir un mot contre l'impérialisme britannique.* » N'oubliant pas de préciser avec la plus grande netteté : « *J'appartiens à la gauche et c'est en son sein que je dois travailler.* » « *Le risque avec une icône, c'est de s'attacher davantage à sa vie qu'à son œuvre* », prévient Jean-Jacques Rosat, philosophe et auteur de *Chroniques orwelliennes* (Collège de France, 2013), qui a édité et préfacé trois de ses livres en français aux Éditions Agone. Impossible pourtant, avec Orwell, de dissocier sa vie de ses écrits.

## Victime et observateur de l'humiliation sociale

Eric Arthur Blair est né dans une famille de la petite bourgeoisie britannique, le 25 juin 1903, au Bengale, où son père, Richard Walmesley Blair (1857-1939), s'occupe du commerce de l'opium au sein de l'administration coloniale. Sa mère, Ida Mabel Blair (1875-1943), née Limouzin, était la fille d'un homme d'affaires français installé en Birmanie, propriétaire d'une plantation de teck. Il arrivait à cette femme indépendante et cultivée de prendre sous la dictée les premiers poèmes que son fils, inspiré par William Blake, écrivait dès l'âge de cinq ans, racontera plus tard l'écrivain dans *Pourquoi j'écris* (1946).



George Orwell en famille. UCL LIBRARY SPECIAL COLLECTIONS

Le jeune Eric Blair vécut également avec ses deux sœurs, Marjorie (1898-1946) et Avril (1908-1978) et gardera sans doute de l'atmosphère bucolique de ses vacances familiales en Cornouailles un goût prononcé pour la pêche et la nature qu'il traduira plus tard sous la forme d'une éthique dans l'une de ses chroniques : « *Je pense que c'est en conservant notre amour enfantin pour les arbres, les poissons, les papillons, les crapauds... que l'on rend un peu plus probable la possibilité d'un avenir paisible et décent.* » Mais l'auteur relate avant tout une enfance solitaire lors de laquelle il prit l'habitude de s'« *inventer des histoires et de converser avec des personnages imaginaires* ».

Scolarisé en Angleterre, il fut très tôt sensible aux différences de classes, tour à tour victime et observateur de l'humiliation sociale. Roué de coups de cravache au collège de St Cyprian's pour ses incontinences nocturnes, il gardera de cet épisode une profonde blessure, une aversion pour la toute-puissance du pouvoir de la surveillance et plus généralement l'impression de « *perdre [son] temps* » et de « *gâcher [ses] talents* » (« *Tels, tels étaient nos plaisirs* », 1947). Certains biographes ont vu en la personne du directeur de cette école huppée, surnommé « *Sambo* », autocrate qui favorisait les élèves les plus riches et, écrira Orwell, « *menait la vie dure aux plus pauvres doués* » dont « *les cerveaux étaient considérés comme des mines d'or* », les prémisses de Big Brother. À St-Cyprian's, dans le sud de l'Angleterre, entre sa huitième et sa quatorzième année, Eric Blair fut ainsi sensibilisé au « *système de castes* » qui divisait les élèves entre la minorité des aristocrates millionnaires, le gros bataillon des bourgeois aisés et, dit-il, « *le rebut* » dont il faisait partie, notamment composé de fils de fonctionnaires de l'administration impériale.

## Un dominé chez les dominants

Pensionnaire boursier du prestigieux collège d'Eton, de 1917 à 1921, il découvre et réprouve également le snobisme des *public schools*, ces écoles privées et prisées des élites qu'il proposera plus tard d'abolir dans *Le Lion et la Licorne* (1941). C'est toutefois dans ce prestigieux établissement du Berkshire qu'il dévore les auteurs qui feront partie de son panthéon personnel, comme H.G Wells et, bien sûr, Charles Dickens, l'auteur de *David Copperfield*, dont il fit plus tard l'éloge en forme d'autoportrait, imaginant le visage de l'écrivain derrière ses pages : « *C'est le visage d'un homme qui ne cesse de combattre quelque chose, mais qui se bat au grand jour, sans peur, le visage d'un homme animé d'une colère généreuse*, écrit-il dans un essai qu'il lui consacra en 1939, *une intelligence libre, un type d'individu également exécré par toutes les petites orthodoxies malodorantes qui se disputent aujourd'hui le contrôle de nos esprits.* »

Eric Blair rompt avec cette précaire méritocratie autoritaire. Sa route scolaire s'arrête et il n'empruntera pas la voie royale qui mène d'ordinaire cette élite à Oxford ou à Cambridge. Mais il gardera, jusque dans les bas-fonds de Paris ou de Londres, l'accent etonien qui marquera à jamais son appartenance à sa classe, même si Orwell est non pas un transfuge, mais un dominé chez les dominants, dirait une certaine sociologie aujourd'hui, un homme capable de circuler entre les mondes, les bourgeois et les prolétaires, les officiers et les ouvriers, les éditeurs et les mineurs.



Eton (janvier 1921) : Blair se tient à l'extrême gauche au 3<sup>e</sup> rang sur cette photo d'équipe avant un match de « Wall Game ». Ce jeu brutal aux règles compliquées combinant rugby et football a vu le jour au prestigieux Collège d'Eton. UCL LIBRARY SPECIAL COLLECTIONS

Il s'embarque pour la Birmanie en 1922 et devient officier de la police impériale des Indes, avant de démissionner en 1927, horrifié par « *les visages gris et apeurés des détenus* » et « *les fesses zébrées des hommes châtiés à coups de bambous* ». Sur le bateau qui le mène vers l'Asie, il prend à nouveau conscience des différences de classes devant le comportement d'un des quartiers-maîtres anglais « *détalant comme un rat* » afin de dévorer les restes d'un pudding pris illicitement par un steward sur la table d'un passager. Même ces « *êtres quasi-divins* » apparentés aux officiers ne sont pas épargnés par l'empire de la nécessité. « *La stupeur qui me frappa à ce moment-là m'en apprit plus que ne l'aurait fait une demi-douzaine de brochures socialistes* », écrit-il dans une de ses chroniques données à *Tribune* (1947).

Car l'auteur d'*Une histoire birmane* pense presque toujours à partir d'une expérience. Le futur Orwell n'est pas un homme de la théorie, ni seulement un faiseur de récit. C'est un écrivain à la pensée éprouvée. Et en Birmanie, les épreuves ne manquent pas. Il en tirera deux nouvelles et son premier roman, *Une histoire birmane* (1934), récit cinglant, drôle et cruel d'un employé d'une compagnie forestière égaré dans la jungle coloniale. Il assista un jour à une pendaison, qui lui parut « *plus atroce que mille assassinats* » et après laquelle il ne put jamais pénétrer à l'intérieur d'une prison « *sans avoir l'impression que [sa] place était derrière les barreaux plutôt que devant* ». Sans doute est-ce dans *Comment j'ai tué un éléphant* (1936), où le jeune officier relate la façon dont il fut contraint d'abattre un pachyderme pour préserver son statut face à la foule, qu'il décrit le mieux « *la vacuité du règne de l'homme blanc en Orient* ».

La Birmanie fut sans doute le baptême de sa conscience européenne blessée. Non pas seulement l'occasion de verser un « *sanglot de l'homme blanc* » moqué par les néoconservateurs, mais une prise de conscience graduée, suivie d'une critique raisonnée de l'impérialisme et de « *toute forme de domination de l'homme par l'homme* ».

## Enquêtes en immersion, puis à visage découvert

Pour en comprendre les ressorts, l'officier rincé par cinq années de service au sein de l'empire a besoin d'effectuer « *une véritable plongée* ». C'est pourquoi il démissionne en 1927 et rejoint l'Europe où il va vivre, de 1929 à 1931, avec les paumés et les travailleurs paupérisés, les mendiants et les charbonniers, le prolétariat en haillon des vagabonds et des cueilleurs de houblon. Installé rue du Pot-de-fer à Paris, dans un quartier latin populaire, il devient plongeur dans les cuisines d'un grand hôtel parisien de la rue de Rivoli et en observe la sévère hiérarchie. Lui comme ses pairs sont « *astreints à un travail épuisant, qui n'offre aucune perspective d'avenir* » et leur « *horizon [est] parfaitement bouché* ». Ainsi, écrit-il, « *le plongeur est l'un des esclaves du monde moderne* ». Il poursuit son enquête à Londres, se grime, joue la comédie et dort dans les asiles de nuit avant de partir dans le Kent ramasser le houblon, dans des plantations « *où les lois sur le travail des enfants sont outrageusement bafouées* », reste toutes les journées debout au point de se « *sentir réduit à l'état de véritable loque* ». C'est à cette époque qu'il prend son nom de plume et devient George Orwell, du nom d'un fleuve du Suffolk qui se jette dans la mer à cinquante kilomètres de la maison où vivaient ses parents, et publie sous ce pseudonyme *Dans la dèche à Paris et à Londres* (1933).

Orwell se réapproprie le récit d'immersion, notamment adopté par Jack London dans *Le Peuple de l'abîme* (1903), qui consiste à partager la vie de ceux que l'on souhaite approcher et même à se faire passer pour un des leurs. Une méthode notamment prolongée par le journaliste allemand Günter Wallraff, l'auteur de *Tête de turc* (La Découverte, 1985), qui prit l'identité d'un travailleur immigré sans carte de travail et révéla les brimades et l'exploitation dont faisait l'objet cette communauté précarisée en Allemagne. Une approche employée dans d'autres enquêtes menées parmi les SDF et tous « *les perdants du meilleur des mondes* ». Une manière d'être au plus près des classes populaires, d'en partager les travaux et les jours, témoigner de leur décence ordinaire. Mais sans prétendre pour autant faire partie de leur monde, sans s'illusionner sur cette proximité momentanée. Une démarche qui inspirera également la journaliste française Florence Aubenas qui travailla comme femme de ménage dans les ferrys du *Quai de Ouistreham* (Éditions de l'Olivier, 2010), titre choisi en référence au *Quai de Wigan*, que publia Orwell en 1937.

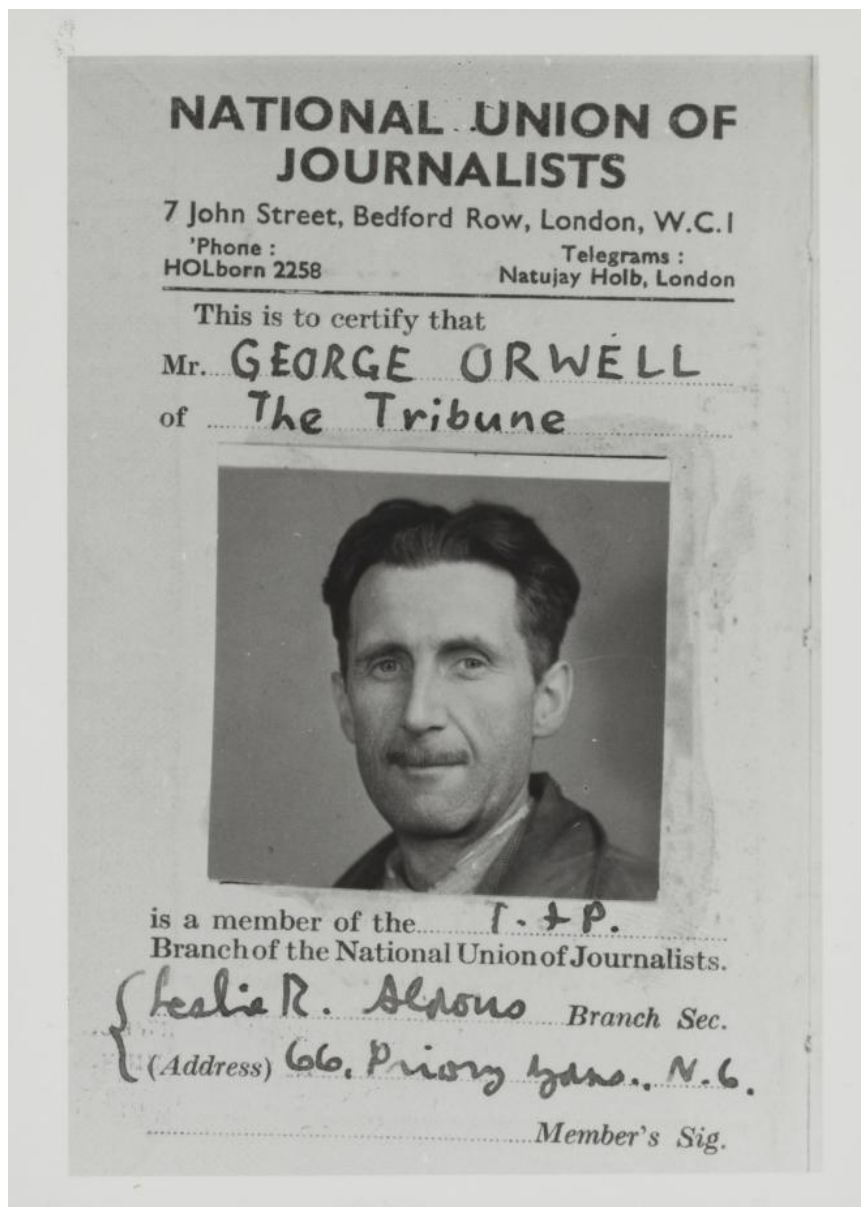
Car, après des années à chercher du boulot et parfois à en trouver, notamment comme libraire, mais aussi à vouloir percer dans le monde littéraire avec des romans sans succès, comme *La Fille du clergyman* (1935) ou *Et vive l'aspidochelone !* (1936), Orwell repart, cette fois-ci, dans le Lancashire et sa région minière. Toujours pour le compte de son éditeur, Victor Gollancz, qui lui commande, en 1936, une enquête sur la condition de la classe ouvrière et sur les chômeurs du nord de l'Angleterre. Pas de masque ni d'identité d'emprunt cette fois-ci. Orwell enquête deux mois durant à visage découvert. Il descend notamment dans la profondeur des mines de charbon et « *découvre l'enfer* » de ces cavités à l'air vicié où « *rugissent* » les machines actionnées par des mineurs qui

doivent « *rester en permanence à genoux* ». Il montre comment « *le travail presque surhumain* » de ceux d'en bas est « *la contrepartie obligée de notre monde d'en haut* ».

## La décence ordinaire

C'est dans *Le Quai de Wigan* (1937) que George Orwell forge son concept de « *common decency* », cette propension de l'homme ordinaire à la générosité, au respect, à l'entraide et à la solidarité, particulièrement répandue dans les classes populaires. Non pas une supériorité morale des pauvres, mais « *une profonde humanité qu'il n'est pas facile de retrouver ailleurs* », écrit-il. « *Cherchant l'humiliation, il découvre l'humilité* », résume le philosophe Bruce Bégout, selon qui la décence ordinaire est, chez Orwell, « *le revers de l'apparente indécence publique* » des puissants (*De la décence ordinaire*, Allia, 2019).

Mais la seconde partie de l'ouvrage révèle un reporter réflexif, un journaliste critique, un observateur engagé à la plume aiguisée. Orwell mène une analyse sans concession de l'avenir du socialisme auquel il restera attaché jusqu'à la fin de sa vie. « *Le mouvement socialiste a autre chose à faire que de se transformer en une association de matérialistes dialectiques ; ce qu'il doit être, c'est une ligue des opprimés contre les oppresseurs* », écrit-il à l'usage des marxistes s'adonnant au « *culte sans réserve de la Russie*. » Orwell propose même une alliance par-delà les différences.



L'écrivain anglais a débarqué à Barcelone le 26 décembre 1936, en quête d'articles pour la presse britannique.

L'écrivain, qui a « *reçu une éducation bourgeoise* » mais qui était contraint de « *vivre avec un revenu d'ouvrier* », y explique que « *des classes distinctes peuvent et doivent faire front commun* ». Tous « *ceux qui courbent l'échine devant un patron ou frissonnent à l'idée d'un prochain loyer à payer* » doivent « *unir leur force* », enjoint-il. Ce qui revient à dire que « *le petit actionnaire doit tendre la main au manœuvre d'usine, la dactylo au mineur de fond, le maître d'école au mécano* ». Une alliance qui, pour beaucoup, reste largement d'actualité, en dépit des changements survenus dans les corps de métiers.

Une autre conviction s'ancre dès cette expérience fondatrice : « *Le socialisme, c'est l'abolition de la tyrannie, aussi bien dans le pays où l'on vit que dans les autres pays.* » Or le stalinisme se déploie. Et le fascisme s'étend. En Italie, bien sûr, avec Mussolini. Mais aussi en Angleterre, avec la *British Union of Fascists* d'Oswald Mosley, qui sera interdite en 1940 et dont le leader sera emprisonné pendant la guerre. En Allemagne, le parti national-socialiste d'Adolf Hitler répand la terreur d'État depuis 1933. Sans oublier l'Espagne où les Républicains se battent sans le soutien des démocraties française et britannique contre les phalanges franquistes armées par les fascistes et les nazis.

## Le cottage aux animaux

Marié depuis 1936 à Eileen O'Shaughnessy, une femme de gauche au « *visage de chat* », Orwell s'installe en couple dans un modeste cottage sans électricité ni salle de bains, s'occupe d'un poulailler et d'un potager entouré de chèvres qu'il traite au petit matin et d'un chien ironiquement appelé « *Marx* ». Après s'être cherché durant des années, il s'est enfin trouvé. Dans sa vie, son style et ses écrits. Et décide de partir en Espagne. Non seulement pour raconter et témoigner, mais pour « *combattre le fascisme* ». De passage à Paris, avant de prendre le train pour Barcelone, l'écrivain Henry Miller tente de l'en dissuader. En vain. Lui laissant sa veste en velours qu'Orwell gardera tout au long de son expédition catalane. Il faut dire qu'il en aura besoin, tant le front d'Aragon est, en hiver, balayé par la neige, les vents froids et « *le claquement glacé des balles* ».

Lire aussi : Article réservé à nos abonnés [Couvre-feu et surveillance de masse... Ce que George Orwell n'avait pas prévu \(ou écrit\)](#)

George Orwell arrive à Barcelone en décembre 1936 et s'engage dans les milices du Parti ouvrier d'unification marxiste (POUM), organisation fondée en 1935 par Andrés Nin qu'il rejoint en raison de sa proximité avec l'Independent Labour Party, auquel Orwell adhère de juin 1938 à septembre 1939. Les drapeaux rouges des communistes, les fanions rouges et noirs des anarchistes qui tournoient dans les rues de Barcelone, les conversations lors desquelles tout le monde se tutoie, les différences sociales qui semblent soudainement abolies, les liesses lors desquelles des militants fraternisent, le grisent.

Incorporé sur le front d'Aragon, dans la région de Saragosse et de Huesca, où il est nommé caporal, Orwell mène une guerre de tranchée avec de vieux fusils rouillés, guette les troupes ennemies en face de montagnes « *grises et plissées comme la peau des éléphants* », patrouille dans des « *vallées obscures* » où « *les balles perdues passaient en sifflant comme des bécasseaux* ». Le froid, les rats, l'attente. Une nuit, il tient un fasciste dans le viseur de son vieux Mauser. Mais il n'abat pas cette estafette franquiste en raison d'un détail qui interrompt son geste : l'homme tient dans sa main son pantalon. « *J'étais venu pour tirer sur des fascistes ; mais un homme qui tient son pantalon n'est pas un fasciste, il est un être humain* », écrira-t-il. Quatre mois plus tard, une permission le ramène à Barcelone où l'atmosphère a changé. Les distinctions sociales sont de retour et les divisions politiques éclatent au grand jour. Dans ces journées de mai 1937, la ville n'est plus, à l'image des milices qu'il a intégrées, ce « *microcosme de la société sans classe* » où « *personne ne léchait les bottes à quelqu'un* », mais une poudrière où les communistes s'affrontent aux anarchistes et aux poumistes.



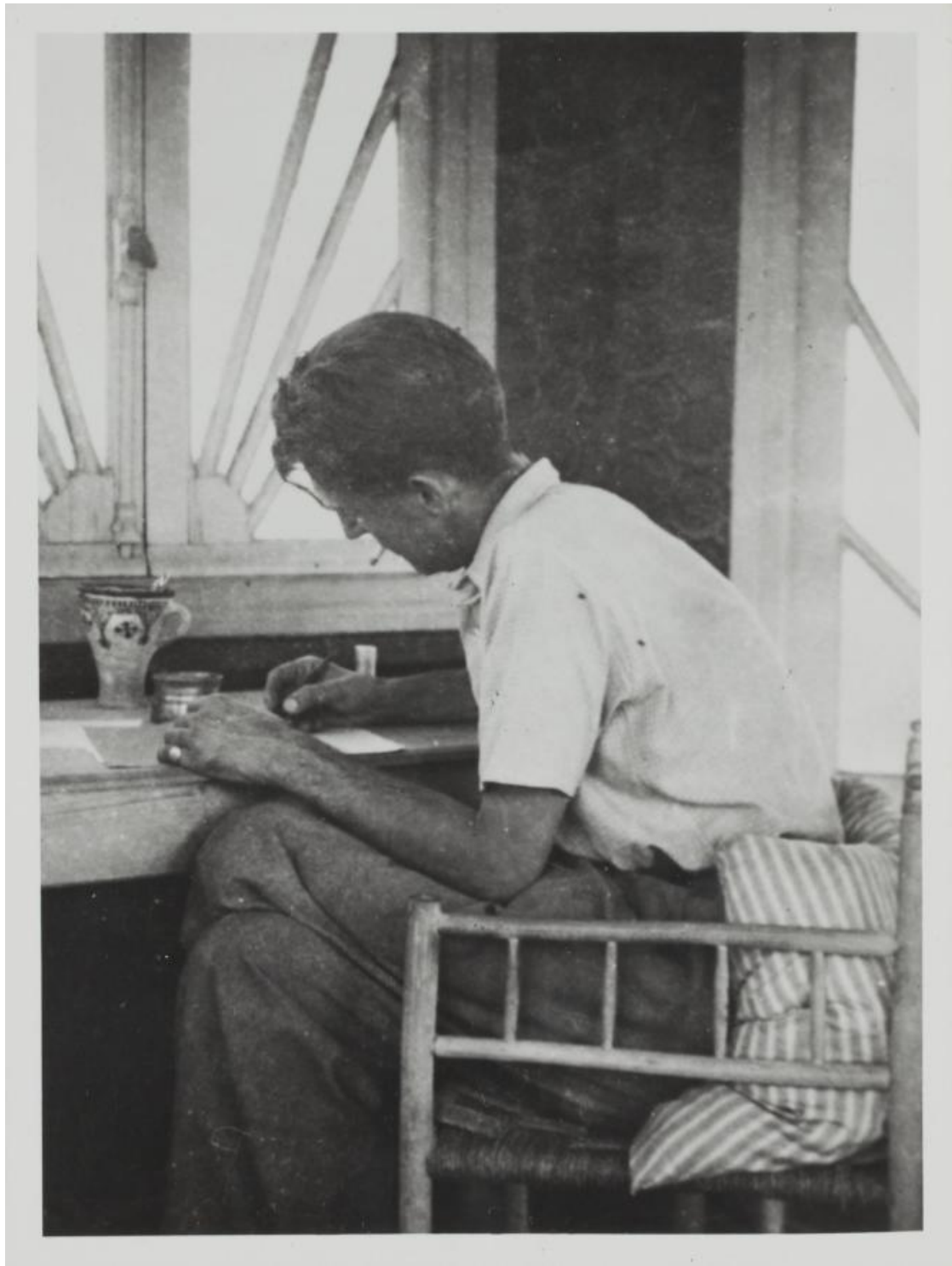
Miliciens du POUM sur le front d'Aragon, Orwell serait le deuxième en partant de la gauche. UCL LIBRARY SPECIAL COLLECTIONS

De retour sur le front d'Aragon, une balle fasciste lui traverse la gorge et Orwell échappe presque miraculeusement à la mort. Quand il revient à Barcelone, il découvre que les communistes ont obtenu que le POUM soit interdit par le gouvernement républicain. Ses membres sont ainsi arrêtés et emprisonnés. Les anciens alliés anarchistes et poumistes sont accusés d'espionnage, de trahison et de « *complot trotskiste* », à l'image du commandant de l'unité de sa milice, Georges Kopp (1903-1951), qui passera dix-huit mois dans les prisons républicaines. Eileen, venue rejoindre son mari et travailler au sein du bureau catalan de l'ILP, lui apprend qu'il est recherché. Orwell se cache pendant trois jours avant de réussir à partir, avec l'aide du consulat britannique.

## Une santé qui se dégrade

Barcelone, Banuyls, puis Paris, avant de rejoindre le sud de l'Angleterre, « *le plus onctueux paysage du monde* ». Sur le trajet, une envie, perçue comme une « *folie* », lui traverse l'esprit : « *retourner en Espagne* ». Car malgré « *l'épouvantable désastre* » d'une « *guerre politique* », cette expérience inoubliable accroît sa « *foi* » dans la « *dignité humaine* ». George Orwell restera en quête d'un « *trésor* », un peu comme les maquisards selon René Char car, dit le poète, celui qui « *a épousé la Résistance, a découvert sa vérité* ». Orwell cherchera à retrouver cet élan malgré l'effondrement d'une Europe plongée dans de « *sombres temps* », une expression d'Hannah Arendt (1906-1975) qui estime que « *l'histoire des révolutions pourrait être racontée sous la forme d'une parabole comme la légende d'un trésor sans âge qui, dans des circonstances les plus diverses, apparaît brusquement, à l'improviste, et disparaît de nouveau dans d'autres conditions mystérieuses, comme s'il était une fée Morgane* ».

Autant marqué par ce surgissement de la liberté que par la dérive totalitaire de certains révolutionnaires, Orwell a donc regagné une Angleterre plongée dans un « *profond sommeil* » et dont il craint qu'elle n'en soit arrachée par le vrombissement des bombes. Celles-ci ne tardent pas à tomber. En 1940, il assume pleinement son patriotisme sans renier pour autant son socialisme égalitaire. Et explique pourquoi, malgré son opposition politique aux *tories*, il a « *choisi l'Angleterre* », ce qui ne l'empêche pas de tonner contre « *ces libéraux à la bouche fleurie qui attendent la fin de la Seconde Guerre mondiale pour toucher tranquillement leur dividende* ». Il devient chroniqueur à la BBC, puis pour *Tribune*, le journal de l'aile gauche du Parti travailliste, et collaborateur de nombreuses revues. Il s'engage dans la *Home Guard*, organisation combattante composée de civils destinée à protéger le pays contre un potentiel débarquement allemand.



George Orwell durant sa convalescence au Maroc de septembre 1938 à février 1939. Ce séjour lui inspirera un texte, « Marrakech », très critique envers le colonialisme.

KURT HUTTON/GETTYIMAGES

En 1944, il adopte avec sa femme un fils, Richard Blair, qui préside aujourd'hui la *Fondation Orwell* et la *Orwell society*. En 1945, il publie *La Ferme des animaux*, chez Secker & Warburg, devenu son éditeur depuis les réserves émises par Gollancz sur ses analyses critiques de l'orthodoxie marxiste. Mais Eileen meurt la même année d'un cancer. Désespéré, Orwell se mettra rapidement en quête d'une épouse, notamment pour faire face à l'adversité, car l'avenir de sa paternité est menacé par une santé dégradée depuis qu'une sévère tuberculose a été détectée.

## « Mon erreur fondamentale »

Ce sera Sonia Brownell (1918-1980), personnalité en vue du milieu littéraire et artistique, qui fut l'assistante de son ami Cyril Connolly à *Horizon*, la grande revue culturelle de l'époque, avec qui Orwell se marie en 1949, trois mois seulement avant sa mort. La même année paraît le roman *1984*, qu'il termine à Barnhill, sur l'île écossaise de Jura, où il s'installe avec son tout jeune fils adoptif Richard. Sa sensibilité au mépris de classe s'aiguise presque jusqu'au dernier souffle et, dans une note du 17 avril rédigée au sanatorium de Cranham, Orwell raille encore la « *satiété ronflante* », la « *sotte assurance* » et la « *lourdeur repue* » des membres des classes huppées dont il entend les voix à l'hôpital. « *Pas étonnant que tout le monde nous haïsse autant* », conclut-il. Mais, rongé par la maladie, il n'aura pas le temps de connaître l'immense succès de son dernier livre, qu'il hésitait à titrer *Le Dernier Homme en Europe*, puisqu'il meurt le 21 janvier 1950, d'une hémorragie pulmonaire massive.

Lire cet extrait du journal de George Orwell : Article réservé à nos abonnés [« Pas étonnant que tout le monde nous haïsse autant »](#)

Anticolonialiste dès la fin des années 1920, antitotalitaire dans les années 1930, patriote révolutionnaire dès 1940, socialiste radical et défenseur des libertés politiques jusqu'à sa mort, Orwell est doté d'un sens de l'histoire et d'une pensée de l'événement hors du commun. Une acuité politique remarquable qui le conduisit à être le premier auteur à forger la notion de « *guerre froide* » : « *Il se pourrait que nous n'allions pas vers l'effondrement général, mais vers une époque aussi atrocement stable que les empires esclavagistes de l'Antiquité* », écrit-il dans l'une de ses chroniques à *Tribune* (« *La bombe atomique et vous* », 9 octobre 1945). L'arme nucléaire contribuerait en effet à renforcer un certain type d'État qui serait « *en même temps invincible et dans une situation permanente de « guerre froide » avec ses voisins* », poursuit-il.

Gare, toutefois, à ne pas transformer Orwell en « *objet d'une vénération sirupeuse* », prévient l'écrivain Christopher Hitchens, qui publia *Dans la tête d'Orwell* (Saint-Simon, 2019). Orwell n'est pas un saint qui ne se serait jamais trompé. Correspondant londonien à partir de janvier 1941 de *Partisan Review*, revue politico-littéraire de la gauche radicale américaine, Orwell reconnut notamment ses erreurs d'interprétation lors de la Seconde Guerre mondiale. Dans l'une de ces *Lettres de Londres* datée de décembre 1944, il admet s'être « *grossièrement trompé* » jusqu'en 1942. Son « *erreur fondamentale* », explique-t-il, a été de « *croire qu'il était impossible de gagner la guerre sans démocratiser la manière de la mener* ».



Dès l'automne 1940, en effet, il avait avancé l'idée du patriotisme révolutionnaire, résumée en deux formules : on ne peut espérer faire la révolution un jour en Angleterre si on ne gagne pas la guerre. En effet si Hitler gagne, toute perspective de révolution socialiste disparaît, ce pour quoi il est violemment hostile au pacifisme, notamment celui de ses amis anarchistes. Mais on ne peut espérer gagner la guerre si on ne fait pas la révolution, si une alliance des ouvriers et des classes moyennes ne chasse pas du pouvoir la vieille classe dirigeante britannique.

## Le milieu littéraire boude Orwell

C'est de la fausseté de cette seconde formule qu'Orwell prend conscience à la fin de l'année 1942. Exemple jusqu'à la reconnaissance de ses erreurs d'appréciation, il écrit à la fin d'*Hommage à la Catalogne*, ouvrage qui dessilla les yeux de toute une génération sur la mainmise des staliniens sur la révolution : « *Méfiez-vous de ma partialité, des erreurs sur les faits que j'ai pu commettre, et de la déformation qu'entraîne forcément le fait de n'avoir vu qu'un coin des événements.* »

Le succès de George Orwell repose aussi sur l'accessibilité et la limpidité de sa prose. C'est « *un écrivain au style clair, précis et direct* », observe Bruce Bégout. Loin de l'avant-gardisme de James Joyce ou d'Henry Miller, qu'il admirait et dont il lui arriva d'imiter maladroitement le style dans ses premiers romans, « *Orwell écrit sans afféterie ni formalisme littéraire* ». L'ambition d'Orwell est claire : il s'agit de « *faire de l'écriture politique un art* », explique-t-il dans *Pourquoi j'écris* (1946). Ce qui le « *pousse au travail* », c'est toujours « *le sentiment d'une injustice, et l'idée qu'il faut prendre parti* ». Pourtant, tient à ajouter Orwell, il lui serait « *impossible d'écrire un livre* » si cela ne représentait également « *une expérience esthétique* ».



Un art du roman « *imperméablement fermé à la poésie* », lui reproche pourtant Milan Kundera. Pour l'auteur des *Testaments trahis* (Gallimard, 1993), non seulement *1984* est un « *mauvais roman* », car « *les situations et les personnages y sont d'une platitude d'affiche* », mais cet ouvrage « *fait lui-même partie de l'esprit totalitaire* » puisqu'il réduit la vie à la politique, en l'occurrence celle d'une société haïe, « *en la simple énumération de ses crimes* ». Une posture également raillée par le romancier Claude Simon qui, dans le chapitre IV des *Géorgiques* (Minuit, 1981), réécrit *Hommage à la Catalogne* mais pour le déconstruire. Plébiscité par le grand public, Orwell fut longtemps boudé par le milieu littéraire, qui lui préférerait Kafka ou Zamiatine.

Lire la chronique du Monde parue en juillet 1950 : Article réservé à nos abonnés [« 1984 », de Georges Orwell : une société monstrueuse et étrangement familière](#)

Mais la grande partie des écrits d'Orwell ne sont pas fictionnels. Ce sont des articles et des essais qui témoignent d'un goût de l'enquête réflexive et de la pensée informée. « *Il y a du Montaigne en Orwell*, analyse Bruce Bégout, *l'idée qu'il faut aller voir les choses par soi-même et que connaître, c'est sortir de soi.* » Une littérature de témoignage et d'engagement qui enthousiasme un public fervent. Des écrits qui apportent « *un peu d'air frais* », pour reprendre le titre d'un roman d'Orwell (1939), et tranchent avec les textes « *théoriciens* » de la radicalité savante et militante.



George Orwell et son chien, à Walberswick Beach, située sur la côte de la mer du Nord.

Autre usage important et de plus en plus fréquent d'Orwell, sa critique de la société industrielle, déjà soulignée par Jaime Semprun dans *L'Abîme se repeuple*, ouvrage paru en 1997 à l'Encyclopédie des nuisances qui publia avec les éditions Ivrea, les *Essais, Articles et lettres d'Orwell* en France. Une lecture renforcée aujourd'hui par la prise de conscience de l'urgence écologique, au point que certains lecteurs le situent dans la famille des « précurseurs de la décroissance ». Sa sensibilité à la nature est évidente et son aversion contre la « mécanisation de la vie » est flagrante, en effet, comme en atteste sa critique des « lieux de loisirs », bulles de vacances artificielles qu'on imagine à l'époque, où l'« on n'est jamais en présence de végétation sauvage ou d'objets naturels de quelque espèce que ce soit ».

## Récupéré par les conservateurs

Depuis quelques années, Orwell est loué dans la sphère conservatrice jusqu'à faire l'objet d'une véritable opération de récupération. C'est la notion de « *décence ordinaire* », cette morale des classes populaires selon lui instinctivement capables de distinguer « *ce qui se fait* » de « *ce qui ne se fait pas* », tout comme sa loyauté au gouvernement de son pays pendant la guerre, qui séduit une partie des conservateurs, inspirés par le travail du philosophe Jean-Claude Michéa, qui portait Orwell en « *anarchiste tory* ». Mais aussi parce que l'auteur de 1984 aimait à dire que « *parler de liberté n'a de sens qu'à condition que ce soit la liberté de dire aux gens ce qu'ils n'ont pas envie d'entendre* ». Il serait donc l'intellectuel incorrect, l'écrivain anti-« *bien-pensant* ». Orwell, en effet, savait parfaitement tancer son camp et notamment brocarder les « *compagnons de route* ».

Lire aussi : Article réservé à nos abonnés [Comment George Orwell est devenu un penseur visionnaire et iconique du XXe siècle](#)

Mais son souci des autres désarmerait les adversaires les plus caricaturaux du « *politiquement correct* » et du « *wokisme* » qui font de l'antiracisme un nouveau communisme : « *quiconque est informé d'un cas avéré de discrimination raciale doit systématiquement le dénoncer* », écrivait-il ; son anticolonialisme viscéral, éclos lors de ces cinq années passées dans la police impériale des Indes, désamèrerait aujourd'hui les pourfendeurs de la « *repentance* » postcoloniale : « *Nous oublions qu'à l'autre bout du monde il y a toute une série de pays qui attendent d'être libérés* » ; son égalitarisme déstabiliserait les modernes rentiers : « *Pendant près de trois ans, les squares sont restés ouverts et leur gazon sacré a été piétiné par les enfants de la classe ouvrière, dit-il à propos des grilles qui avaient été retirées des parcs privés pendant la guerre. Une vision à faire grincer les dentiers des boursicoteurs. Si c'est du vol, alors tout ce que je peux dire, c'est : " Vive le vol !" .* »

Orwell resta indéfectiblement de gauche et anticolonialiste jusqu'à ses derniers jours, européen favorable même à des « *États-Unis socialistes d'Europe* ». En un mot qui pourrait s'adresser à la droite libérale et autoritaire comme à ses intellectuels affidés : « *Personne ne s'attend à ce que le parti tory et ses journaux nous apportent des lumières.* »

Plébiscitée, mais encore largement méconnue, l'œuvre de George Orwell reste d'une grande actualité. Elle invite surtout à faire vivre l'esprit critique, comme il le fit à l'égard de son camp dont il ne cessa de brocarder les facilités de pensée. « *Le remplacement d'une orthodoxie par une autre n'est pas nécessairement un progrès. Le véritable ennemi, c'est l'esprit réduit à l'état de gramophone, et cela reste vrai que l'on soit d'accord ou non avec le disque qui passe à un certain moment* », écrivait-il en 1945. Elle invite aussi ses lecteurs à sortir de l'entre-soi. À l'heure où le séparatisme social s'est particulièrement renforcé, elle affirme avec constance que « *rendre les gens conscients de ce qui se passe en dehors de leur propre petit cercle* » demeure l'« *un des principaux problèmes de notre temps* ».

Cet article est tiré du « *Hors-Série Le Monde – Une Vie, une œuvre : George Orwell dérange toujours*, 2023.

Ce hors-série est en vente dans les kiosques ou par Internet en se rendant sur le site de [notre boutique](#).

# Le Monde

UNE VIE, UNE ŒUVRE



Orwell  
dérange  
toujours

Vu par Aron, Kundera, Leys, Rosat, Rushdie, Truong...

JUN 2023  
Abonnements: Belgique 10,90 €, France 10,90 €, Canada 15,75 \$ CAD, États-Unis 15,75 \$, Luxembourg 16,90 €,  
Royaume-Uni 10,90 €, Espagne 11,20 €, Grèce 12,00 €, Israël 12,00 €, Italie 12,00 €, Japon 12,00 €, Mexique 12,00 €,  
Pays-Bas 10,90 €, Portugal 11,20 €, Suisse 12,00 €, Turquie 12,00 €, Afrique du Sud 12,00 €, Arabie Saoudite 12,00 €, Chine 12,00 €, Inde 12,00 €, Indonésie 12,00 €, Malaisie 12,00 €, Maldives 12,00 €, Maroc 12,00 €, Oman 12,00 €, Qatar 12,00 €, Saoud Arabie 12,00 €, Singapour 12,00 €, Thaïlande 12,00 €, Vietnam 12,00 €, Yémen 12,00 €



M 08392 - 574 - F - 10,50 € - RD

[Nicolas Truong](#)